

la villa / frac-collection / livret de l'exposition —



les antennes du frac / ou comment se réinventer /

Le Frac Franche-Comté a été créé il y a plus de quarante ans par l'État et la Région. La constitution d'une collection d'art contemporain international, son enrichissement et sa diffusion, à des fins de sensibilisation, sont au cœur des missions des Frac, ce qui fait leur spécificité et les différencie d'un musée. La collection du Frac, comme toute collection publique, est inaliénable et participe du patrimoine régional et national.

Depuis 2006, la collection du Frac Franche-Comté, qui comporte à ce jour près de 900 œuvres, s'est structurée autour de la question du Temps et de ses corollaires (durée, mouvement, espace, entropie, mémoire...). Elle s'est ouverte, de façon progressive, à des œuvres sonores, performatives, immatérielles ou encore transdisciplinaires.

Sur l'ensemble de la Région, et plus particulièrement dans les quatre départements de l'ex-Franche-Comté, le Frac poursuit aujourd'hui ses actions de diffusion via des propositions variées. Il aspire à l'irriguer de façon équilibrée tout en privilégiant les territoires les moins touchés par l'art contemporain. Dans ce domaine, ses actions prennent des formes diverses : prêts d'œuvres et expositions qu'il accompagne d'une médiation active, présentation d'œuvres en milieu scolaire, dans des médiathèques, ou dans le champ social... ; ce à quoi s'ajoutent trois dispositifs :

- Le Satellite (camion aménagé en galerie)
- L'École des Médiateurs
- Les mallettes pédagogiques autour d'une œuvre du Frac

Afin de parfaire ses actions de diffusion, le Frac a envisagé de compléter ces dispositifs par la création d'antennes pérennes avec pour objectif de partager au long cours sa collection sur le territoire.

Le 21 juin 2025, le Frac a inauguré sa première antenne au sein de la Villa Lamugnière à Arcès-Gray, avec le concours de la Ville et de l'État, dans le cadre du dispositif « Mieux produire, mieux diffuser ».



Comme souvent ce projet est né de rencontres. D'abord avec un maire qui a décidé de s'engager dans un projet tout aussi audacieux qu'innovant, Xavier Coquibus, malheureusement décédé en 2024, puis avec celle qui lui a succédé, Virginie Marino qui, avec son équipe, a accepté de poursuivre l'aventure. Ensemble, nous avons posé la première pierre d'un dispositif porteur de perspectives d'évolution pour un Frac qui, après plus de 40 ans d'existence, est conscient qu'il doit se réinventer s'il veut d'une part poursuivre ses missions, notamment de soutien aux artistes et de démocratisation de l'art, et d'autre part répondre aux enjeux sociétaux, politiques et écologiques d'aujourd'hui.

La Villa / Frac-Collection est un lieu modeste par ses dimensions mais elle propose les mêmes prestations qu'au Frac situé à Besançon, à savoir notamment une exposition d'œuvres de sa collection, des ateliers pédagogiques, une programmation culturelle composée de conférences et de rencontres avec des artistes, une médiation adaptée aux différents publics... ce à quoi s'ajoute ici, grâce au partenariat avec l'association ArtKaravane, le Musée numérique conçu par la Villette. La Villa est un équipement culturel qui rayonne au sein du Val de Gray et au-delà, un lieu de découvertes au même titre que son aîné bisontin.

Parce qu'elle offre les conditions des rencontres intergénérationnelles et trans-classes sociales, parce qu'elle se veut le lieu du débat d'idées et du partage de valeurs, tout en ouvrant à l'altérité inhérente aux œuvres et aux artistes, l'antenne du Frac à Arc-lès-Gray inaugure un dispositif pionnier visant à un aménagement culturel du territoire plus équitable.

— Sylvie Zavatta, directrice du Frac



historique de la villa /



À la fin du XIX^e siècle, Félix Faivre, négociant en vin et membre du tribunal de commerce de Gray, se fait construire une demeure, dont l'architecte est inconnu, sur le coteau appelé « les Vignes de Vergy », situé sur la rive droite de la Saône. La seule date précise concerne la réalisation de la salle à manger par le menuisier L. Marchand en 1884. Cette information est connue grâce à une signature cachée derrière le miroir au-dessus de la cheminée et découverte lors d'une des campagnes de restauration effectuées après 1985.

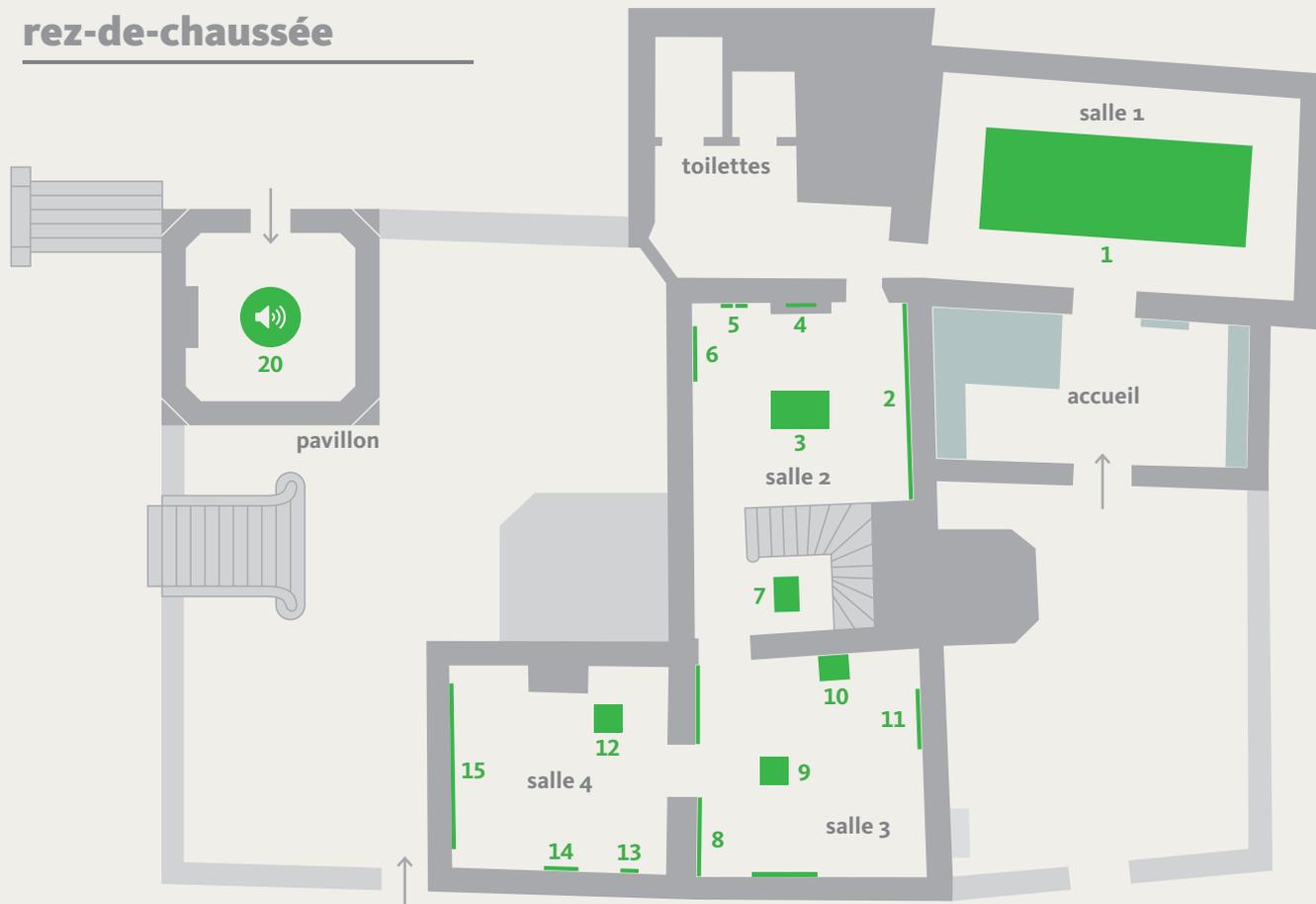
Louis Tisserand, menuisier à Arc-lès-Gray (rue de Dijon), décédé en 1939, exécute l'escalier en vis conduisant aux chambres situées à l'étage (d'après le témoignage oral de ses héritiers).

En 1903, le peintre verrier bisontin Joseph Beyer signe la verrière qui clôt la salle de bain.

Laissée à l'abandon depuis 1945, la demeure a été achetée par la commune en 1985 et restaurée par étapes. L'ancien logis abrite désormais l'antenne du Frac Franche-Comté.

Planté d'essences rares, le jardin a été aménagé en symbiose avec la demeure et ses parties constituantes. Il témoigne d'une œuvre réalisée par un amateur éclairé qui a peut-être fait appel à un paysagiste dont le nom est inconnu. Protégé au titre des sites le 4 juin 1993, le jardin a été aménagé pour devenir un jardin public et un arboretum.

plan de l'exposition /



1. Thierry Liegeois
Les assoiffés [2020]

2. Charlotte Moth
Millefleur [2019]

3. Susanna Fritscher
Souffle [2014]

4. Estefanía Peñafiel Loiza
*la véritable dimension
des choses n°3* [2014]

5. Daniel Gustav Cramer
*Tales #07 (Estoril, Portugal,
September 2007)*
[2007–2013]

6. Sarah Ritter
Soleils fantômes [2019–2021]

7. Cyprien Gaillard
*Real Remnants
of Fictive War V* [2004]

8. Jean-Christophe Norman
Biographie [2014]

9. Clément Richem
Cosmos [2021–2022]

10. Katie Paterson
As the World Turns [2010]

11. Hicham Berrada
*Presage 25/01/2018
20H22* [2018]

12. Nina Laisné
*Air n°6 [Plaintes d'une
femme auprès du berceau
de son fils]* [2019]

étage



13. Nina Laisné
*Naundorff et la joueuse
de tympanon* [2019]

14. Nina Laisné
La joueuse de tympanon
[2019]

15. Nina Laisné
L'air des infortunés [2019]

16. Estefanía Peñafiel Loiza
*la véritable dimension
des choses n°6* [2014]

17. Glen Baxter
*At dawn on the third
day I began* [1989]

18. Hannah Rickards
Thunder [2005]

19. Rodolphe Huguet
Les 8 erreurs [2012]

20. Dominique Blais
Sans-titre (Lustre) [2008]

thierry liegeois /

Thierry Liégeois est né en 1983 à Montbéliard, il vit et travaille à Belfort. Dans son travail, qui dépend avant tout du contexte dans lequel il se déploie, l'artiste mobilise une grande diversité de techniques et de médiums tels que la récupération, le détournement d'objets, la sculpture, l'installation, l'assemblage, la vidéo, le son, la domotique, la mosaïque, l'éclairage... Ses œuvres nous plongent dans des environnements aussi jubilatoires qu'horribles, à l'image de notre monde saturé d'informations, d'images et d'objets.

Les Assoiffés est une installation représentative de son travail car elle mêle différents registres, émanant tout autant de la culture populaire que de la contre-culture, et qu'elle s'approprie des matériaux, objets familiers et savoir-faire ancestraux pour proposer un regard critique sur notre monde et notre réalité sociale, voire, comme ici, environnementale.

« L'œuvre se présente comme un paysage désertique où des êtres hybrides et grotesques — mi-oyas¹, mi-nains de jardin — bouche ouverte et langue tirée vers le ciel, attendent avec insistance les gouttes d'eau qui leur sont distillées avec parcimonie par un système d'irrigation. Pourtant, aucune gestion vertueuse de l'eau, qu'autorisent les oyas ou le système de goutte à goutte en usage dans nos jardins, ne permettra jamais de désaltérer ces orants² modernes, triviaux et desséchés, qui finiront par se fossiliser dans une gangue de calcaire, tandis que le paysage alentour, bien qu'éclairé par une vaine lampe horticole, restera désespérément stérile. Teintée d'humour, l'œuvre de Thierry Liégeois n'en est pas moins grinçante, nous rappelant que, sûrement, il n'est plus temps d'attendre. »³

1. Utilisées depuis des millénaires les oyas sont des poteries ou jarres en terre cuite que l'on enterre afin d'irriguer les plantes
2. Personnages représentés en prière dans la statuaire funéraire et l'art chrétien
3. Sylvie Zavatta



charlotte moth /

Née en 1978 au Royaume-Uni, Charlotte Moth vit et travaille à Paris depuis 2008. D'abord tournée vers la photographie et la vidéo, elle travaille depuis quelques années la sculpture et l'installation.

L'installation *Millefleur* présente plusieurs centaines de feuilles réalisées en tissu coloré par une costumière de théâtre au moyen de formes en métal et accrochées au mur blanc au moyen d'épingles. L'installation apparaît néanmoins d'une grande légèreté et affiche un caractère éphémère tout en imposant pourtant une présence plastique indéniable. En effet, l'œuvre s'adapte à l'espace, évolue selon les cas, dans une configuration toujours renouvelée, contrairement à un tableau que l'on accroche au mur. Cette œuvre souligne l'intérêt que l'artiste porte pour les tapisseries, les toiles de fond ou encore les rideaux qu'elle accroche au sein de l'espace d'exposition contemporain que l'on nomme le « white cube », le cube blanc, faisant ainsi ressortir son aspect théâtral.

En 2019, Charlotte Moth, réalise l'installation *Millefleur* en lien avec des œuvres de la collection du Musée Centre d'art Dos Mayo de Madrid, notamment une toile de fond réalisée par Léonor Fini, artiste italo-argentine ayant longtemps vécu en France et très proche des surréalistes. Comme l'indique le titre, l'artiste revisite aussi le style dit « millefleurs » des tapisseries du Moyen Âge européen, telles les tapisseries de *La Dame à la licorne*, de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle, aux foisonnants motifs floraux très en vogue à cette époque.

Si le mur blanc reste « la toile de fond » de l'installation *Millefleur*, le motif végétal décoratif masque et révèle à la fois sa présence. Dans ce contexte, *Millefleur* interroge la neutralité supposée du « white cube » et établit un lien fort avec l'univers scénique, en jouant la tension entre décor, illusion et espace d'exposition.



susanna fritscher /

Susanna Fritscher est née en 1960 à Vienne en Autriche. Elle vit et travaille à Montreuil. À travers des matériaux translucides, des effets de lumière, de transparence et de vibration, elle invite le regard à s'attarder, à douter, à percevoir autrement.

Susanna Fritscher a sublimé les espaces du Frac en 2014, lors de son exposition intitulée *Promenade blanche / Weisse Reise* avant de continuer à « réinvente(r) notre relation au réel, à ce qui nous entoure »¹ dans les espaces des *Mondes Flottants* de la Biennale de Lyon, du Musée d'arts de Nantes ou encore du Louvre Abu Dhabi. Au sein de son exposition à Besançon figurait l'œuvre *Le Souffle* présentée aujourd'hui à la Villa / Frac-Collection.

Le Souffle a été créé dans le cadre d'une commande de la Fondation d'entreprise Hermès et réalisée en collaboration avec les artisans des Cristalleries de Saint-Louis. D'une extrême finesse, l'œuvre matérialise l'air expulsé par les souffleurs de verre, le figeant à jamais dans une enveloppe de cristal.

Les douze pièces issues de ce projet sont toutes différentes, chacune correspondant à un souffle unique, émis à un instant précis, dans une posture particulière. *Le Souffle* présenté ici a été produit à la verticale, ce qui lui confère une forme légèrement dissymétrique. D'une surface parfaitement lisse, cet objet aux allures vaporeuses se situe entre le matériel et l'immatériel, quelque part entre la matière dense du cristal et la légèreté impalpable d'un souffle. Pour Susanna Fritscher, « [...] l'air a désormais une texture, une brillance, une qualité ; nous percevons son flux, son mouvement. Il acquiert une réalité palpable, modulable — une réalité presque visible [...] ».



1. Emma Lavigne, commissaire de l'exposition *Frémissements* au Centre Pompidou-Metz du 20 mars au 14 septembre 2020

estefanía peñañiel loaiza /

Estefanía Peñañiel Loaiza est née en 1978 à Quito, en Équateur. Elle vit et travaille à Paris depuis 2002. Les notions de mémoire et d'oubli, d'apparition et de disparition sont récurrentes dans son travail.

La véritable dimension des choses n°3 et *La véritable dimension des choses n°6* appartiennent à une série.

Dans la photographie *La véritable dimension des choses n°3*, le blanc immaculé du papier est seulement troublé par l'image d'un support de globe terrestre et l'ombre qu'il projette. Le globe lui-même est absent, seulement suggéré par cette ombre et par une pliure du papier évoquant la ligne imaginaire de l'équateur. À partir d'objets collectés qui symbolisent le savoir ou la science, l'artiste révèle le désir humain de se mesurer à ce qui le dépasse.

Sur la photographie *La véritable dimension des choses n°6*, Estefanía Peñañiel Loaiza montre sa propre main, les doigts encore couverts d'encre noire, à l'issue d'une performance liée à la vidéo *La crise de la dimension*. Dans cette vidéo, un livre ouvert repose sur une table. La page de droite semble blanche, vierge de tout contenu. Une main entre dans le cadre, les doigts enduits d'encre. Au contact du papier, le texte caché se révèle peu à peu, comme si la mémoire refaisait surface à travers un geste. Cette performance fait de la main le vecteur d'une écriture invisible, d'une réactivation silencieuse du sens.

Le travail d'Estefanía Peñañiel Loaiza repose sur une tension entre le visible et l'invisible, et interroge la façon dont la mémoire, l'oubli, l'apparition et la disparition construisent notre rapport au réel. Par des gestes simples — effacement, recouvrement, accumulation — elle infléchit notre perception du temps, instille un trouble chez le·la spectateur·rice et invite à la projection imaginaire.

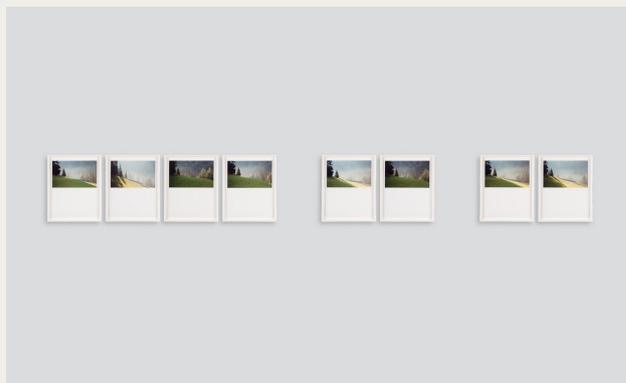
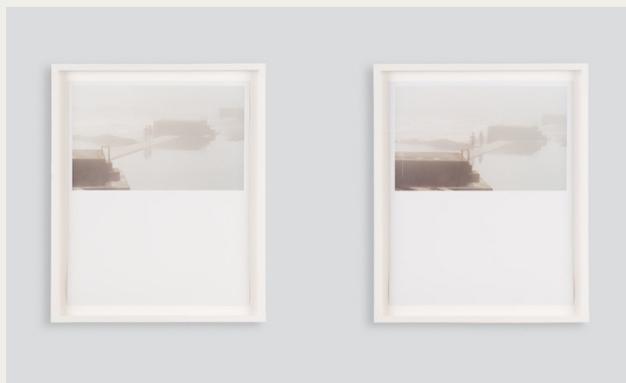


daniel gustav cramer /

Photographe, iconographe, vidéaste et poète, Daniel Gustav Cramer est né en 1975 à Neuss en Allemagne et il vit et travaille aujourd'hui à Berlin. Il base son œuvre sur une fine observation de l'univers et de « moments invisibles ». C'est l'instant T qui définit l'acte de création. Utilisant un procédé de montage prédéfini, proche du *cut-up*, il met en jeu le hasard et la théorie des probabilités. Il en découle une série d'images laissant place au suspens, comme si la terre s'était, l'espace d'une seconde, arrêtée pour faire place au processus créatif.

De l'infiniment petit à l'infiniment grand, sous son regard, tout a une importance. Il travaille régulièrement sur des détails infimes et subtils. Observateur attentif du monde qui l'entoure, il propose un travail tout en finesse et en suggestion. Son œuvre semble rechercher l'instant rare et précieux, l'insaisissable, le détail visible seulement si l'on prend le temps de l'observer.

Tales #07 (Estoril, Portugal, September 2007), acquise par le Frac en 2013, est une œuvre composée de plusieurs photographies couleurs, déclinant de subtiles nuances et changements. Elle laisse place au suspens, comme si la terre s'était, l'espace d'une seconde, arrêtée pour permettre au processus créatif d'émerger. Ici, comme dans la plupart de ses œuvres, Daniel Gustav Cramer part d'un récit ou d'une image qu'il fait évoluer imperceptiblement. Il a recours à la série, à la fragmentation, à l'ellipse. D'une séquence à l'autre, il crée des interstices intemporels, des entre-deux propices à installer un espace imaginaire. Il invite le spectateur à s'infiltrer dans ces étroites ouvertures et à prendre ses propres chemins de traverse.

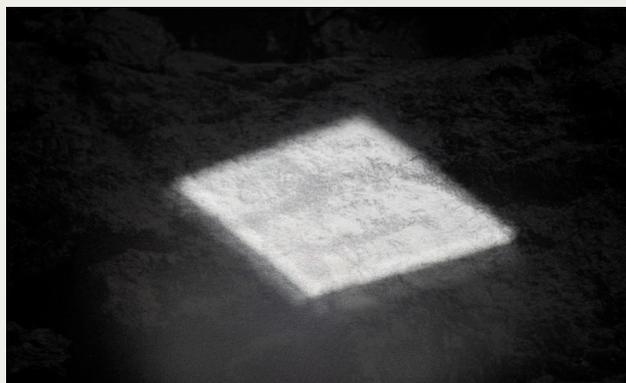


sarah ritter /

Sarah Ritter est née en 1978 à Besançon où elle vit et travaille. Dans son travail photographique, Sarah Ritter développe une œuvre singulière, attentive aux interstices du réel, aux troubles de la perception, aux mémoires latentes.

Avec la série *Soleils fantômes*, l'artiste interroge l'apparente immédiateté de la photographie. Chaque image est le résultat d'un processus lent, réfléchi, souvent étalé sur plusieurs années. Les tirages de cette série sont tous des photographies de photographies, retravaillées en atelier. Ce procédé permet de déjouer l'idée que l'on a de l'instantanéité de la photographie : elle peut sommeiller, resurgir, être réactivée. La série *Soleils fantômes* s'est construite progressivement autour des questions du sol, du fond et de l'extraction.

Dans le tirage présenté ici, deux dates témoignent de cette temporalité stratifiée : 2019, date de la première prise de vue et 2021, moment de la « re-photographie » en studio. On y observe une source lumineuse, presque spectrale éclairant un sol. Rien n'est laissé au hasard, et pourtant tout semble échapper à la logique : l'échelle est ambiguë et les surfaces troublées. Le regard doute, cherche appui sur quelque chose de familier. L'artiste souhaite déjouer nos repères, ouvrir un espace de fiction au cœur même de la matière photographique : « Les repères sont brouillés, les surfaces truquées, les reflets ne semblent pas répondre aux lois de la physique [...] Au départ de ce processus, il y a le retour à l'atelier. Peu à peu, après avoir commencé par mettre en scène des objets, j'ai commencé par photographier des tirages photographiques issues de mes archives, en studio. Lumière du soleil, torches à led, reflets de miroirs brisés, pierres et paillettes sont les accessoires de ces mises en scène de photographies, toujours en mouvement. »



cyprien gaillard /

Né à Paris en 1980, Cyprien Gaillard vit et travaille actuellement à Berlin. Sa pratique protéiforme mêle collage, photographie, sculpture, performance et vidéo. Sa démarche interroge les traces laissées par l'être humain et les relations que nous entretenons avec le monde, notamment à travers l'architecture et les espaces construits.

Cyprien Gaillard commence le projet *Real Remnants of Fictive Wars* en 2002, en utilisant des extincteurs à poudre. Documenté dans ses premiers travaux par la vidéo et la photographie, le projet évolue ensuite vers le format 35 mm. Le film *Real Remnants of Fictive War V* est le cinquième d'une série réalisée entre 2003 et 2004. On y voit une épaisse fumée blanche envahir le parc d'un château. Poussant la caméra à 32 images par seconde, l'artiste crée un ralenti qui confère au film un caractère fictionnel, accentuant l'aspect pictural et romantique d'un paysage évoquant les œuvres d'Hubert Robert, à propos duquel Diderot écrivait : « Il faut ruiner un palais pour en faire un objet d'intérêt. »¹

« Cyprien Gaillard définit ce projet comme une œuvre de Land Art et s'inscrit dans une filiation à laquelle il entend se confronter avec ses propres « armes », revisitant notamment la célèbre *Spiral Jetty* de Robert Smithson, figure majeure du Land Art américain. Mais en reprenant à son compte la notion d'entropie chère à Smithson — ce mouvement de transformation tendant irréversiblement vers le chaos — il réalise avec des moyens dérisoires une action presque iconoclaste. Car *in fine* tout les oppose dans la méthode : les artistes américains utilisaient des engins de chantier pour créer des œuvres monumentales et durables, tandis que Cyprien Gaillard opte pour une grande économie de moyens, réalisant une action légère sur le paysage, dans le but d'en saisir l'instant. »²

1. Denis Diderot, in *Salon de 1767*, DPV XVI 348 ; CFL VII 276-277

2. Sylvie Zavatta

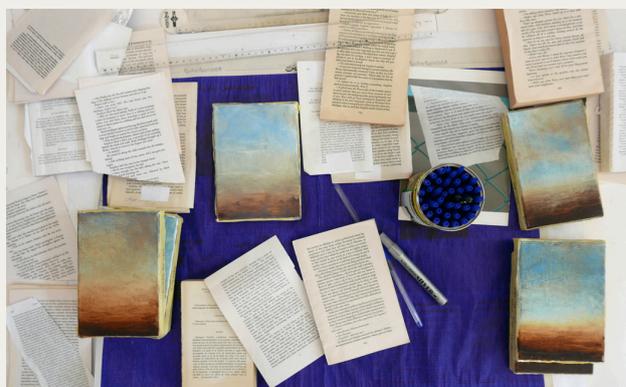


jean-christophe norman /

Né en 1964 à Besançon, Jean-Christophe Norman vit et travaille à Marseille. Son travail, pluridisciplinaire, explore les questions de temps, d'espace et de corps. Il s'exprime à travers la performance, l'écriture, le dessin, la photographie, la peinture ou encore la vidéo. Le mouvement de la marche, la traversée, l'exploration des espaces sont des principes moteurs ou modes opératoires de cette écriture de la vie qu'entreprend ici cet ancien alpiniste de haut niveau devenu artiste. Associée au mouvement de la pensée, la marche apparaît dans l'ère occidentale comme une des pratiques dynamisant le corporel et le mental, l'entendement et l'imagination.

Dans la pratique de Jean-Christophe Norman, vie et art ne sont jamais dissociés. Ses productions artistiques prennent une dimension de récits d'expériences personnelles, d'histoires vécues et partagées, en un mot une dimension autobiographique.

Sa série de peintures de petits formats *Biographie* matérialise certaines sensations éprouvées par l'artiste lors de ses déambulations dans de grands ensembles urbains à travers le monde. Au premier regard, ces tableaux peuvent nous apparaître comme des peintures de paysages classiques, mais ils sont en réalité la transcription de sensations lumineuses ressenties durant ses explorations. Les éléments architecturaux sont laissés de côté au profit des variations lumineuses additionnées dans la mémoire des déplacements. Cette série relève de véritables récits de voyages, nous livrant l'atmosphère et l'ambiance d'un lieu à un moment donné et au cours d'une expérience particulière. Le format des tableaux, que l'artiste qualifie lui-même de « format poche », a été choisi pour faciliter leur transport. Cette série n'a pas de fin et est amenée à se prolonger, à se compléter au gré de ses voyages à venir.



clément richem /

Clément Richem est né en 1986 à Lons-le-Saunier. Il vit et travaille à Anould dans les Vosges. Clément Richem a été résident des Ateliers Vauban de la Ville de Besançon en 2015. Dans son travail, il utilise la gravure, le dessin, la peinture, la sculpture, l'installation ou encore la vidéo.

Ses pièces autour de la céramique, du plâtre et autres matériaux sensibles, qu'il pousse à leurs limites physiques, révèlent leur fragilité et leur potentiel poétique. Son œuvre, souvent traversée par des références à l'archéologie et à la nature, interroge notre rapport au temps, à la mémoire et aux récits collectifs.

Cosmos est un vase en terre cuite, dessiné et sculpté à l'argile, réalisé à l'aide d'une technique sur plâtre développée par l'artiste depuis 2017.

« Avec *Cosmos*, j'explore le volume du vase, de la jarre. La jarre est une forme classique de la céramique, mais aussi un emblème de l'archéologie. C'est un objet qui traverse le temps et qui parle des civilisations passées. C'est un contenant qui recueille, alimente et véhicule une image nourricière. Sa forme sphérique peut évoquer celle d'une planète. Dans *Cosmos* je représente des fleurs en tension entre la vie et la mort. Certaines sont au sommet de leur floraison, d'autres sèchent, les feuilles du dessous flétrissent et rejoignent la matière du sol. Cette décomposition nourrira les futures pousses. Il s'agit d'une représentation des cycles de vie et des processus de transformation dans le temps. Caprice de la matière, *Cosmos* est sortie du four fissurée. J'assume cette réaction de la céramique, qui entre en résonance avec ma réflexion continue sur les processus de construction et de destruction, la fragilité des matières. »



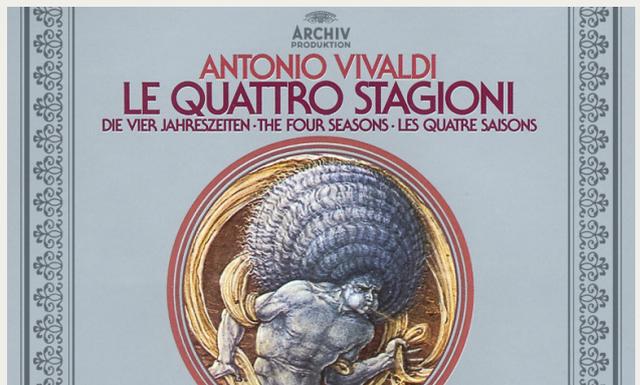
katie paterson /

Née en 1981 à Glasgow, Katie Paterson vit et travaille entre Londres et Berlin. À travers sa pratique artistique, Katie Paterson explore l'univers et son immensité au-delà du visible. La nature, l'écologie, la géologie ou encore la cosmologie sont ses sujets de prédilection.

Si elle se situe elle-même sur un plan conceptuel, c'est à travers divers médiums et une pratique pluridisciplinaire qu'elle exprime son intérêt tout particulier pour l'univers et la planète. Afin de mener à bien cette exploration du temps et du cosmos, elle collabore régulièrement avec des scientifiques. Ainsi dans son travail, les disciplines se croisent, dialoguent et se nourrissent réciproquement.

Avec Katie Paterson, des gestes parfois simples peuvent prendre une ampleur impressionnante. Sa passion pour l'immensité l'amène à explorer des dimensions lointaines, ainsi elle fait du ciel son atelier. Dans l'infiniment grand, l'artiste cherche à rendre visible un détail, une particularité révélant la beauté et la poésie de l'univers qui nous entoure.

As *The World Turns* est composée d'un tourne-disque sur lequel est posé un disque vinyle des *Quatre saisons* de Vivaldi. La vitesse de rotation de l'appareil correspond à celle de la terre sur son axe, à savoir un tour en vingt-quatre heures. Dès lors, le mouvement du disque ainsi que la mélodie deviennent quasiment imperceptibles. Quatre années sont nécessaires pour entendre le vinyle du début à la fin, la lenteur de la rotation rend presque impossible la perception auditive et visuelle du mouvement du disque. Cette musique et cet objet familiers deviennent ici l'occasion de prendre conscience de notre expérience du monde naturel. Entre l'empirique et l'imaginaire, Katie Paterson traduit et illustre les règles qui régissent notre univers.



hicham berrada /

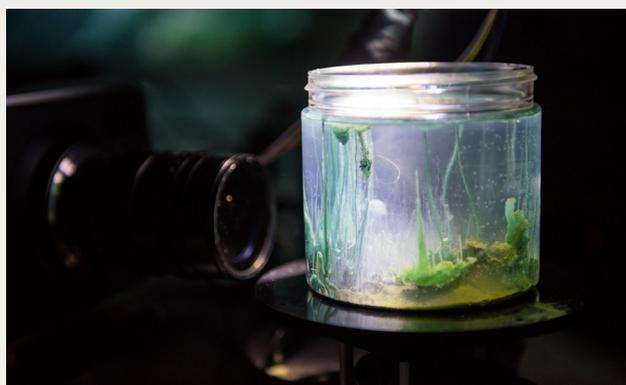
Hicham Berrada est un artiste né au Maroc en 1986. Il vit et travaille à Paris.

Dans cette vidéo, Hicham Berrada recrée un biotope, à la manière d'un petit morceau de nature dans un aquarium. Il opère comme un scientifique et met en place un environnement clos dans lequel il maîtrise les composants de base et ceux qu'il ajoute.

L'artiste fait des expérimentations et met en contact différentes matières, comme des poudres d'oxydes ou de minéraux. Il mélange des fluides et provoque ainsi des réactions qui donnent naissance à des formes étranges et colorées. Elles semblent être parfois végétales, parfois minérales ou même animales. Il dit d'ailleurs : « ce qui est montré, c'est la nature elle-même et moi j'ai simplement sculpté les paramètres ».

Hicham Berrada, à la fois scientifique et sculpteur, conçoit en modèle réduit des paysages éphémères en volume qui ressemblent fortement à des peintures. Mais contrairement aux peintres ou aux photographes qui ont depuis longtemps représenté une nature figée, Hicham Berrada choisit de créer un univers qui semble vivant et réussit à composer des mondes poétiques qui se métamorphosent en permanence.

La vidéo *Présage*, acquise par le Frac en 2018, est la captation d'une performance passée. Elle est à la fois une œuvre et une archive. Son sous-titre *25/01/2018 20H22* correspond au jour et à l'heure où l'artiste l'a réalisée devant du public. La vidéo en plan serré permet ici une totale immersion dans la composition liquide et dans l'infiniment petit. Le côté captivant et hypnotique de cette vidéo renforce la beauté inquiétante des expériences produites par l'artiste.

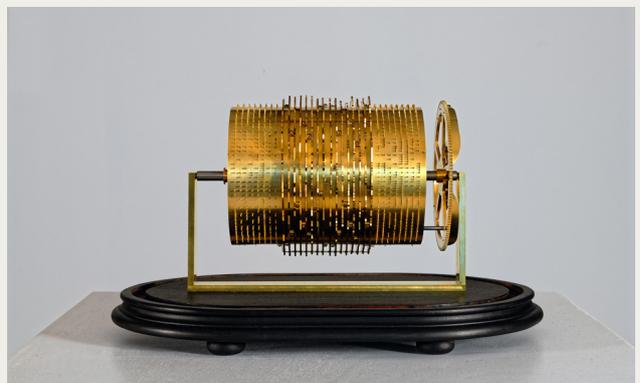


nina laigné /

Née le 13 octobre 1985 à Libourne, en Gironde, Nina Laigné vit et travaille à Besançon. Spécialisée en photographie et en vidéo, elle s'est également formée aux musiques sud-américaines. C'est à cette époque que naît chez elle le désir de combiner cinéma, musique et art contemporain.

La première pièce consiste en une réplique du mécanisme de *La joueuse de tympanon*, automate conçu par l'horloger Peter Kintzing et l'ébéniste David Roentgen, et conservé au Musée des Arts et Métiers de Paris. Offert à Marie-Antoinette en 1785, il représente la reine musicienne, assise devant un tympanon, instrument à cordes frappées considéré comme l'ancêtre du piano, logé dans la structure d'un clavecin. L'étonnante singularité de cet automate réside dans le fait que la musique provient réellement du geste de la figurine sur l'instrument miniature, et non du mécanisme lui-même. Sous sa robe se cachent de nombreux rouages qui engendrent les mouvements de bras.

Fascinée par la découverte de cet objet exceptionnel lors d'une visite au Musée des Arts et Métiers de Paris, Nina Laigné entreprend la réalisation d'une réplique altérée de son mécanisme. Afin de mettre en œuvre cette création, elle se rapproche de l'horloger Francis Plachta et de la Plateforme Technologique Microtechniques et Prototypage de Morteau. Le répertoire initial du cylindre se compose de huit partitions dont l'une est attribuée à Christoph Willibald von Gluck (1714-1787), compositeur protégé de Marie-Antoinette. En apparence fidèle à la pièce d'origine, le mécanisme recréé comporte un élément qui révèle sa nature contrefaite : en remplaçant l'un de ces airs par une berceuse que la reine chantait à ses enfants (*Plaintes d'une femme auprès du berceau de son fils*), l'artiste invoque le caractère étrangement prémonitoire de ce poème d'Arnaud Berquin, en écho au destin inéluctable de la famille royale.



La seconde pièce est une vidéo qui s'appuie sur la version falsifiée du mécanisme, proposant une réflexion sur les notions de mémoire et d'imposture. L'artiste s'est en effet intéressé aux « faux Louis XVII », nombreux imposteurs qui prétendent être le dauphin, et notamment un certain Karl Wilhelm Naundorff, horloger de métier et personnage insaisissable, qui eut de multiples démêlés avec la justice. Dans ce contexte flou, la porosité entre réalité et fiction est prétexte à une ouverture vers une narration fantasmée, où s'entrechoquent preuves réelles et contrefaçons. Des œuvres qui marquent également l'intérêt profond de Nina Laisné pour les musiques anciennes et traditionnelles et sa fascination pour les prouesses horlogères.

Le film reconstitue une scène de procès, dans laquelle la pièce à conviction est la contrefaçon du mécanisme de l'automate, et propose une narration fantasmée se nourrissant des zones de flou de l'Histoire. Son scénario renvoie aux preuves manipulées par Naundorff et aux nombreux souvenirs d'enfance convoqués par celui-ci devant les tribunaux. La berceuse de Berquin, chantée par le protagoniste, tisse un lien mystérieux entre l'automate et le prétendu fils de Marie-Antoinette. Ces allers-retours entre passé et présent dessinent une boucle temporelle où la frontière entre réalité et fiction tend à s'effacer.

Le dessin représentant l'horloger Naundorff et la joueuse de tympanon, exécuté à la manière des caricatures de la fin du XVIII^e siècle dénonçant les excès de l'aristocratie, articule entre elles les autres pièces présentées. La rencontre entre Naundorff et l'automate, certes peu probable, souligne le caractère fictif du récit de *L'air des infortunés*. L'emprunt des codes du dessin satirique de la fin de l'Ancien Régime ne fait que brouiller les pistes sur la situation évoquée. Bâtie sur des faits historiques, la narration proposée par Nina Laisné met ainsi à l'épreuve notre regard sur l'Histoire.

— Sylvie Zavatta

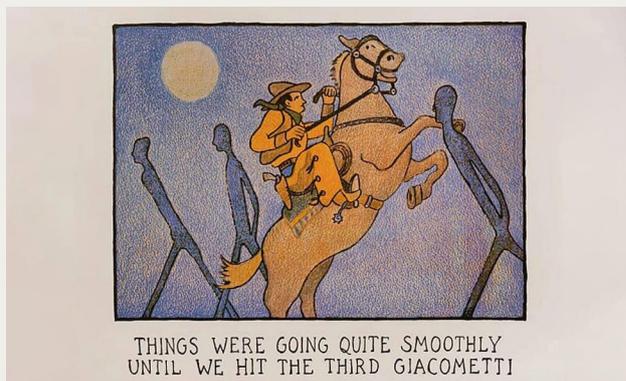
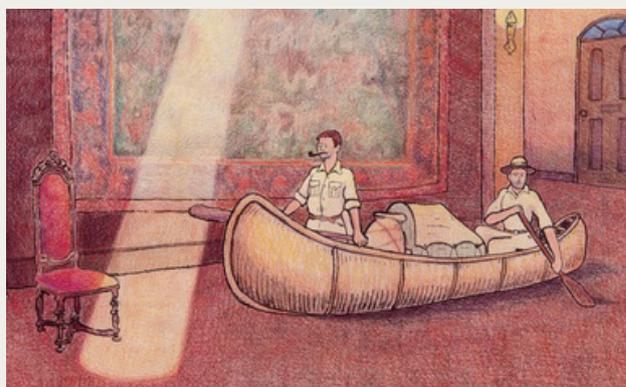
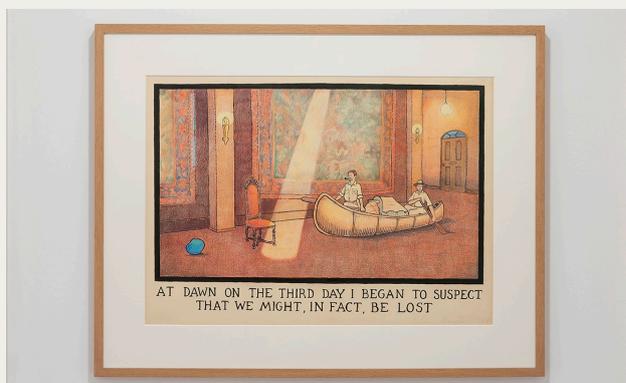


glen baxter /

Glen Baxter est né en 1944 à Leeds, au Royaume-Uni. Peintre et dessinateur, il crée, vers 1970, une formule de dessins légendés, qui devient par la suite sa forme d'expression habituelle.

L'anachronisme, le décalage entre le texte et l'image, les interprétations multiples qu'une même légende peut susciter, ou encore l'absurdité de certaines scènes renforcée par des annotations décontextualisées, sont des éléments récurrents dans son travail. Il glisse aussi des éléments perturbateurs dans ses compositions, ce qui rend les situations décalées. Maître du nonsense, il pratique aussi bien le dessin de presse que la bande dessinée. Il associe des textes poétiques et drôles à des dessins coloriés, s'inspirant d'images populaires des années 1930 à 1950. Il peuple ses œuvres de personnages stéréotypés et désuets, comme des cowboys, des scouts ou des explorateurs confrontés à des situations absurdes.

Ce dessin à l'énigmatique légende, « Le troisième jour, à l'aube, j'ai commencé à me dire qu'effectivement, nous étions peut-être bien perdus », met en scène deux hommes dans une étrange histoire en provoquant la rencontre d'objets, d'espaces et de temps déconnectés. En effet, qui sont ces aventuriers dont la pirogue erre sur la moquette d'une maison d'un autre âge ? Que fait cette pierre bleue posée à même le sol ? Pourquoi un faisceau lumineux pointe-t-il cette chaise de style, oubliée dans ce grand couloir ? Autant d'indices qui nourrissent l'interrogation du regardeur. Si ces objets font peut-être référence à des œuvres d'artistes célèbres — aux ready-made de Marcel Duchamp, aux éponges d'Yves Klein —, ils donnent à ce foyer une impression étrange. La maison cossue et douillette devient le théâtre d'une scène aux allures surréalistes.



hannah rickards /

Hannah Rickards est une artiste anglaise. Elle est née à Londres en 1979, où elle vit et travaille. Dans son travail, elle explore la façon dont nous percevons et interprétons des phénomènes naturels subtils et fugaces, tels que les chants d'oiseaux, les mirages ou les aurores boréales.

L'artiste examine de près ces événements et la manière dont nous les vivons à travers des installations qui combinent texte, son et vidéo. Cette œuvre sonore interroge l'idée de traduction et les transformations qui en découlent.

12 fois par heure à intervalles irréguliers, un son étrange retentit. La soudaineté du son émis crée la surprise. Comme l'indique son titre, *Thunder* évoque un coup de tonnerre. À travers cette œuvre sonore et immatérielle, le spectateur surpris, convoque le souvenir sonore et parfois visuel de ce phénomène naturel.

Plus loin, un texte de l'artiste explique en détail le processus d'expansion et de compression qui est à l'œuvre dans sa pièce : Hannah Rickards a d'abord procédé à l'enregistrement du grondement du tonnerre. L'enregistrement dure huit secondes. Elle l'étire dans le temps pour le faire durer sept minutes. Le résultat sonore est ensuite transcrit en partition musicale par l'artiste pour six instruments de musique : flûte, trompette, trombone, violoncelle, alto et violon. Cette partition est jouée et enregistrée, puis l'enregistrement est comprimé dans le temps pour ne durer à nouveau que huit secondes.

Avec cette œuvre, Hannah Rickards traduit un phénomène naturel en explorant la notion de langage sous une forme à la fois verbale et non verbale, visuelle et musicale.

L'artiste ne cherche pas à imiter strictement le grondement du tonnerre mais s'intéresse davantage au glissement de sens que peut produire cette transcription nouvelle du tonnerre.



rodolphe huguet /

Rodolphe Huguet est né en 1969 à Nîmes. Il vit et travaille actuellement en Haute-Saône. Dans son travail, il propose une vision du monde ambivalente, à la fois poétique et violente, entre réalité et illusion, parfois teintée d'ironie ou de dérision. Par son travail, il questionne les dérives de notre monde, comme la surexploitation des ressources naturelles ou les effets néfastes de la société de consommation.

« *Les 8 erreurs* est une installation. À première vue, il s'agit d'une bouteille de champagne brisée mais, comme nous y invite le titre, il faut regarder de plus près. Protégés dans une vitrine conçue par l'artiste, des éclats de verre sont disposés au niveau du regard. On distingue alors parmi les bris épars aux arêtes vives, certains fragments délicatement taillés en forme d'émeraudes. Artiste-voyageur, Rodolphe Huguet aime à confronter différentes cultures en hybridant des savoir-faire vernaculaires à des objets industriels. Et c'est à l'occasion d'une résidence au Brésil qu'il a réalisé cette pièce avec le concours d'un artisan lapidaire.

Dans ses œuvres, l'objet est le témoin d'une société qui se transforme, qui donne des signes de déclin. Sous son apparence simple et séduisante, cette œuvre recèle un propos ambivalent et quelque peu grinçant : la bouteille de champagne, produit de luxe par excellence, peut en effet évoquer les "merveilles" de l'ivresse, symbolisées par les pierres précieuses, mais dans le contexte de sa réalisation, elle se fait allégorie de l'injustice sociale entre les nantis qui consomment et ceux qui travaillent pour l'industrie du luxe, sans jamais pouvoir y prétendre. »¹

Lors d'une exposition récente, un fragment de verre taillé a été dérobé. Le titre de cette œuvre n'est donc plus *Les 9 erreurs*, comme à l'origine, mais désormais *Les 8 erreurs*.

1. Sylvie Zavatta



dominique blais /

Dominique Blais est né en 1974 à Châteaubriant. Il vit et travaille à Paris. Artiste plasticien et musicien, il s'intéresse aux dispositifs de diffusion tels que la lumière, l'image ou le son. Il les détourne pour en révéler la charge sensorielle et poétique. À partir de matières sonores préexistantes ou d'objets manufacturés, il provoque l'apparition de phénomènes infra-ordinaires, capables de raviver un imaginaire que notre société saturée d'images et d'informations tend à anesthésier.

Sans titre (Lustre) est une œuvre immersive réalisée en 2008 à l'occasion d'une exposition à La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, qui s'inscrit dans cette démarche. À partir d'enregistrements effectués dans les moments d'inactivité du lieu, comme les grincements de parquet, les écoulements d'eau ou les craquements, l'artiste compose une trame sonore presque fantomatique. Cette œuvre constitue une empreinte acoustique du bâtiment, qui fut autrefois une maison d'habitation.

Au cœur du dispositif, un lustre en fer forgé qui nous rappelle les balcons d'époque est suspendu au plafond. Ce lustre ne diffuse pas de lumière, mais il diffuse du son. Équipé de haut-parleurs, il devient l'émetteur d'une mémoire sensible, à la fois intime et partagée. En jouant sur la suggestion plutôt que la démonstration, l'œuvre propose une expérience poétique de l'écoute et du temps, un théâtre d'ombres et de résonances. L'architecture devient alors un réceptacle de souvenirs sensoriels, et le spectateur est invité à vivre une forme de dérive auditive dans l'épaisseur du silence.

Installée dans le pavillon de la Villa / Frac-Collection, l'œuvre, nous invite à un voyage dans le temps et l'espace et fait résonner un passé presque effacé. L'artiste interroge ainsi notre capacité à percevoir ce qui demeure hors-champ.



frac franche-comté / corps sans graphie / expositions du 18 avr. au 28 septembre 2025 / besançon /



colophon /

crédits photographiques /

Nicolas Waltefaugle / NaiadePlante / Angélique Pichon / Maurine Tric / Reem Mohammed / Blaise Adilon / Laurent Tessier / Esperanza33 / Kristin Loschert / Stéphane Dondicol / Sarah Ritter / Émilie Fux / Albrecht Fuchs / Sébastien Normand / Jean-Christophe Norman / Claire Hannicq / James Bennett / Weizhong / Cleo Bouza / Nina Laisné / Fotopersbureau De Boer / Fogo Island Arts / Nicolas Barreau / Didier Plowy / D.R.

Charlotte Moth, Estefanía Peñafiel Loaiza, Daniel Gustav Cramer, Jean-Christophe Norman, Hicham Berrada, Dominique Blais © Adagp, Paris, 2025. Sarah Ritter © SAIF, 2025.

illustration de couverture : studio champ libre

Le Fonds Régional d'Art Contemporain est financé par la Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté et la Région Bourgogne-Franche-Comté. Il est membre de PLATFORM, regroupement des Fonds régionaux d'art contemporain et de Seize Mille, réseau d'art contemporain en Bourgogne-Franche-Comté.

infos pratiques /

La Villa / Frac-Collection
Parc Lamugnière
70 100 Arc-lès-Gray
03 84 31 47 66
www.lavilla-frac.fr

Entrée libre

Renseignements pour les groupes :
accueil.lavilla@frac-franche-comte.fr

Horaires d'ouverture au public :
du samedi au mercredi de 14h à 17h
Fermeture : jours fériés, dernière semaine d'août, première semaine de septembre, vacances scolaires (Noël, deuxième semaine des vacances de la Toussaint, d'hiver et de printemps).
